

METHODES ANCIENNES ET MODERNES POUR ARRACHER LA PLUS-VALUE

Le capitalisme s'est développé sur le travail *gratuit* fourni par les ouvriers. La théorie de la plus-value permet de saisir le mécanisme de l'exploitation, avec ses répercussions sur les conditions de travail, le salaire, le temps de travail, la technologie... depuis le début du capitalisme jusqu'à nos jours, y compris les récentes "innovations" patronales.

Les données de départ sont simples.

Le capitaliste, quand il embauche un ouvrier, lui achète non le résultat futur de son travail, mais sa force de travail, le travail vivant lui-même. Comme les autres marchandises du marché, la force de travail vaut le temps nécessaire pour la créer – autrement dit, l'équivalent des marchandises nécessaires à l'entretien de l'ouvrier pendant la période où il travaillera chez le patron. A part cela, le patron peut user à sa guise la force de travail qu'il a achetée. Or, précisément, l'ouvrier produit plus de valeur qu'il ne lui en faut pour assurer sa propre subsistance. Chaque journée comporte donc une partie destinée à recréer la force de travail (Marx l'appelle temps de travail nécessaire) et une autre destinée au profit du capitaliste (ou surtravail). La première correspond au salaire, la seconde à la plus-value.

Dans ce cadre, la préoccupation centrale du capitaliste est: comment augmenter la plus-value ?

SALAIRE ET "MINIMUM VITAL"

Précisons d'abord que la définition du "minimum vital" de l'ouvrier, qui est la mesure de son salaire, a été l'objet d'une âpre bataille. Les capitalistes ne connaissaient qu'une limite à ce minimum: lorsque l'ouvrier n'a plus la force d'exécuter son travail. Ils expérimentèrent la réalité de cette limite à l'échelle de toute la population ouvrière, femmes et enfants compris, pendant suffisamment d'années pour que l'état général des ouvriers se délabre profondément.

L'ouvrier belge vivait avec moins qu'un prisonnier; il produisait aussi nettement moins que l'ouvrier anglais, mieux payé. Plus du tiers des ouvriers survivait par l'assistance publique.

D'éminents docteurs anglais pondaient des "régimes" spéciaux, calculant la proportion d'azote et de carbone indispensable à la survie.

Finalement, les capitalistes comprirent qu'un certain "minimum vital" devait être respecté, sous peine de mettre en danger la plus-value elle-même, sans parler des révoltes ouvrières qui s'ensuivirent.

LA PLUS-VALUE ABSOLUE: UNE REPOSE PRIMITIVE

Selon la même logique, quoi de plus simple que d'allonger la journée de travail pour augmenter le surtravail et la plus-value.

En quelques années, ce fut le règne de la durée illimitée: 16, 20 heures par jour, parfois 30 heures de travail sans interruption, femmes et enfants compris.

En Angleterre, au milieu du 17^e siècle, "*La journée de travail normale de vigoureux artisans, de robustes garçons de ferme et d'athlétique forgerons*" était de 10 heures; fin du 18^e, l'horaire des "*Maisons de terreur*" (travail forcé pour les pauvres) était de 12 heures ! Les enfants de 7, 8 ans en faisaient couramment 15, une dizaine d'années plus tard.

Pareille orgie rencontra bientôt des limites, comme les salaires de famine: le rendement baissait, la population ouvrière dégénérait, se révoltait et revendiquait la limitation du temps de travail; d'autre part, la qualité subissait aussi le contrecoup des excès: une agitation déclenchée par les garçons boulangers de Londres, soumis aux horaires les plus longs, déclencha également des révélations sur la qualité du pain, qui mobilisèrent l'opinion publique et arrachèrent finalement une réglementation dans

ce secteur; un accident ferroviaire causa une centaine de morts, les ouvriers du chemin de fer traduits en justice se plaignirent d'être passés d'une journée de 8 heures à une journée de 14, 18 et 20 heures en 5 ou 6 ans et de ne plus être capables de surveiller les signaux dans ces conditions d'épuisement.

LA PLUS-VALUE RELATIVE: LA MINE D'OR MODERNE

Si l'on ne peut allonger la journée, on peut modifier le rapport entre le travail nécessaire et le surtravail, en faveur de ce dernier.

Afin de prolonger le surtravail, le travail nécessaire est raccourci par des méthodes qui font produire l'équivalent du salaire en moins de temps. La production de la plus-value absolue n'affecte que la durée du travail, la production de la plus-value relative en transforme entièrement les procédés techniques et les combinaisons sociales. Elle se développe donc avec le mode de production capitaliste proprement dit.

A. Elever la productivité

La mécanisation, l'introduction de nouveaux procédés techniques élèvent la productivité et permettent de produire en moins de temps, notamment les marchandises qui entrent dans les moyens de subsistance de l'ouvrier; le travail nécessaire diminue d'autant, ce qui augmente la plus-value relative.

Individuellement, les capitalistes ne recherchent pas consciemment ce phénomène. Ils sont poussés par la "plus-value extra" qu'ils récoltent chaque fois que leur productivité dépasse celle de leurs concurrents; grâce aux machines, etc., le même ouvrier fabrique plus de produits dans le même temps. Ces produits baissent bien sûr de valeur, puisqu'ils contiennent moins de travail chacun, mais le capitaliste peut les vendre au-dessus de leur valeur tant que le procédé n'est pas généralisé (c'est le temps de travail "socialement nécessaire" qui sert de mesure).

Alléger le travail, éliminer la rareté n'entrent pas en ligne de compte dans la course à la modernisation technique.

Par contre, un autre élément joue fortement: la mécanisation est aussi une arme efficace pour briser le mouvement revendicatif, car elle supprime des emplois et décapite les bastions ouvriers. Marx cite une dizaine d'exemples de "révolution technique" dans des secteurs où les ouvriers menaient la vie dure au patronat: le pressage mécanique du verre, le marteau vapeur, l'impression des tissus, le filage, dont un bourgeois dit:

(...) la mule automatique (...) marque une nouvelle époque dans le système mécanique; cette création, l'homme de fer, comme l'appellent avec raison les ouvriers (...) était destinée à rétablir l'ordre parmi les classes industrielles... La nouvelle de la naissance de cet Hercule-fileur répandit la consternation parmi les associations et longtemps avant d'être sorti de son berceau, il avait déjà étouffé l'hydre de la sédition... Cette invention vient à l'appui de la doctrine que nous avons exposée; c'est que lorsque le capital enrôle la science à son service, la main rebelle de l'industrie apprend toujours à être docile. (Marx, Le capital).

A ses débuts, la mécanisation s'accompagne encore de tentatives incessantes pour rallonger la journée de travail (afin d'amortir plus vite les nouvelles machines coûteuses), tandis que des masses d'ouvriers sont jetés à la rue où beaucoup meurent de faim; l'armée de réserve fait pression sur les salaires. Les antagonismes sociaux sont à leur comble.

De leur côté, les capitalistes sont confrontés à une cruelle contradiction: ils gagnent plus par ouvrier, mais ils ont moins d'ouvriers, ce qui au total tend à limiter la plus-value.

Il est impossible, par exemple, d'obtenir de 2 ouvriers autant de plus-value que de 24. Si chacun des 24 ouvriers ne fournit sur 12 h qu'une

heure de surtravail, ils fourniront tous ensemble 24 h de surtravail, tandis que le travail total des 2 ouvriers ne sera jamais que de 24 h, les limites de la journée étant fixées à 12 h.

Il fallait trouver du neuf.

Une nouvelle combinaison remporta tous les suffrages, à partir du 20e siècle.

B. Augmenter l'intensité.

Le travail plus intense est du "travail au carré", qui peut se ramener à du travail simple; c'est une façon de multiplier le travail sans allonger sa durée.

L'ouvrier produit plus de valeur et plus de marchandises par jour.

Si sa productivité augmente, le travail rend dans le même temps plus de produits, mais non plus de valeur. Si son intensité croît, il rend dans le même temps non seulement plus de produits, mais aussi plus de valeur, parce que l'excédent de produits provient alors d'un excédent de travail. (...) Comme la valeur produite durant une journée de douze heures, par exemple, cesse ainsi d'être constante et devient variable, il s'ensuit que plus-value et valeur de la force de travail peuvent varier dans le même sens, l'une à côté de l'autre, en proportion égale ou inégale. La même journée produit-elle 8 francs au lieu de 6, alors la part de l'ouvrier et celle du capitaliste peuvent évidemment s'élever à la fois de 3 francs à 4.

Marx ajoute aussitôt:

Une pareille hausse dans le prix de la force de travail n'implique pas qu'elle est payée au-dessus de sa valeur. La hausse de prix peut au contraire être accompagnée d'une baisse de valeur. Cela arrive toujours quand l'élévation ne suffit pas pour compenser le surcroît d'usure de la force de travail.

Mais qu'importe, la combine donne l'impression que patron et ouvriers bénéficient tous deux du résultat, qu'il s'agit d'association et non d'exploitation, d'autant que la hausse d'intensité doit s'accompagner le plus souvent d'une baisse de la durée du travail, sans laquelle il est impossible d'obtenir un accroissement important de l'intensité.

Mais cela change avec le raccourcissement légal de la journée. L'énorme impulsion qu'il donne au développement du système mécanique et à l'économie des frais contraint l'ouvrier aussi à dépenser au moyen d'une tension supérieure, plus d'activité dans le même temps, à resserrer les pores de sa journée et condenser ainsi le travail à un degré qu'il ne saurait atteindre sans ce raccourcissement. L'heure plus dense de la journée de dix heures contient autant ou plus de travail, plus de dépense en force vitale, que l'heure plus poreuse de la journée de douze heures.

La revendication sur la durée du travail fut ainsi remarquablement intégrée au capitalisme et contribua à impulser la spirale de l'intensification du travail, qui est venue jusqu'à nous sur cette lancée.

Marx retrace le processus pour l'Angleterre. Après la limitation à douze heures, les capitalistes prédisaient une chute de la production si l'on descendait en dessous; compte tenu de "l'intensité déjà atteinte avec les douze heures", il leur semblait impossible de pouvoir aller au-delà. Ils soupçonnaient peu encore à l'époque "l'élasticité du système mécanique et de la force humaine, susceptibles d'être tous deux tendus à l'extrême par la réduction forcée de la journée de travail".

Un rapport officiel de 1860 conclut:

Les grandes améliorations introduites dans les machines de toute espèce ont augmenté beaucoup leur force productive. Il est hors de doute que c'est le raccourcissement de la journée de travail qui a stimulé ces améliorations. Unies aux efforts plus intenses de l'ouvrier, elles ont amené ce résultat que, dans une journée réduite de deux heures, ou d'un sixième, il se fait pour le moins autant de besogne qu'autrefois.

Marx estime que:

La période de 10 heures de travail, qui date de 1848, dépasse par le mouvement ascendant de l'industrie anglaise, bien plus la période de 12 heures, qui commence en 1833 et finit en 1847, que celle-ci dépasse le demi-siècle écoulé depuis l'établissement du système de fabrique, c'est-à-dire la période de la journée illimitée.

et il en déduit la nécessité pour le mouvement ouvrier de revendiquer de nouvelles baisses du temps de travail.

En Belgique, pendant la grève générale de 1936, au cours des négociations sur les 40 heures, un dirigeant socialiste rappelait aux patrons les avantages de la réduction du temps de travail:

Isi Delvigne veut opposer à la conviction profonde de M. Van Zeeland une conviction non moins profonde, mais opposée: le raisonnement tenu par M. Van Zeeland sur les quarante heures est exactement le même qu'on nous a tenu avant-guerre sur les quarante-huit heures. En 1921, lors de la discussion du projet de loi sur la journée des 8 heures, nous avons encore entendu les mêmes arguments. Or, contrairement à toutes les prédictions des prophètes de malheur, notre économie n'a nullement été ébranlée par l'instauration de la semaine de 48 heures.

Il y a dans notre pays, dit Delvigne, un parallélisme frappant entre le développement de la force motrice et la diminution de la durée du travail depuis 1860.

En 1860, nos ouvriers travaillaient en moyenne 13 heures; en 1890, nos ouvriers travaillaient en moyenne 11 heures; en 1914, nos ouvriers travaillaient en moyenne 10 heures 27 minutes.

Après la guerre, notre puissance productrice atteint 3 millions de kilowatts, depuis lors, nous sommes montés à 5 millions de kilowatts ou 8 millions de chevaux. Les machines ont chassé l'ouvrier. Avec un nombre de hauts-fourneaux réduit de plus de 10 %, on produit plus. La question se pose de savoir si l'heure n'est pas venue de réaliser la semaine de 40 heures. Delvigne n'a pas de crainte à ce sujet. Il faut adapter l'organisation du travail à la nouvelle situation économique créée par le formidable développement de la force productive.

Les 40 heures ne furent instaurées qu'après la guerre 40-45. Les capitalistes ne se résignent jamais facilement à tenter le coup, même s'ils s'en félicitent par la suite; il leur faut toujours de vigoureux coups de pied au derrière pour se décider. A leurs yeux, il est plus convaincant d'augmenter "encore un petit peu" l'intensité sans réduire le temps de travail. Ils ne se privent pas de le faire jusqu'à la dernière limite.

Il est donc certain que les réductions successives de la journée ont signifié un *accroissement énorme du surtravail*, de la plus-value, de l'exploitation. La discipline seule aurait été incapable d'arracher cela

aux ouvriers; le marchandage sur le temps de travail amena un certain accord social. Déjà au temps de Marx, les patrons relevaient que:

L'élément moral joue un grand rôle dans ces expériences (réduire la journée et maintenir ou augmenter la charge). "Nous travaillons avec plus d'entrain", dirent les ouvriers à l'inspecteur de la fabrique, "nous avons devant nous la perspective de partir de meilleure heure et une joyeuse ardeur au travail anime la fabrique depuis le plus jeune jusqu'au plus vieux, de sorte que nous pouvons nous aider considérablement les uns les autres".

Les accords d'après 1960 en Belgique perfectionnèrent la méthode d'extraction de la plus-value relative: automatisation (hausse de la productivité), intensification du travail, en échange de hausses salariales et de baisses de la durée. Mais cet "échange" n'empêche pas la plus-value d'augmenter et la santé de se dégrader.

Le travail en équipe et la force du mouvement syndical ont certainement permis dans la première moitié du siècle de limiter sur le terrain l'effet destructeur de l'intensification du travail. Par contre, à partir des années 60, la parcellisation des tâches et l'individualisation ont éteint toute "joyeuse ardeur"; l'impasse syndicale a renforcé cet émiettement et les ouvriers ont été livrés (à part quelques bastions) aux vampires modernes. Nos recherches sur la santé des travailleurs soumis depuis 20 ans à ce régime indiquent qu'une nouvelle phase de dégénérescence physique est en cours, combinée avec le nouveau mode de vie adopté dans la même période.

D'autre part, l'extension du système des 3 pauses, entamée aussi depuis 1960, a ramené la vieille question de la journée illimitée. Cette fois, le patronat bat les records les plus terribles de ses ancêtres, il fait tourner les machines 24 h sur 24 h, parfois 365 jours sur 365 ! Evidemment, il faut en déduire 3 salaires, mais l'amortissement du matériel est accéléré, de même que l'intensité du travail. Pour l'ouvrier soumis au roulement, la dépense physique et nerveuse est plus forte.

Avec 29 % d'ouvriers travaillant à pauses, le point critique est atteint; beaucoup d'ouvriers de jour sont d'anciens ouvriers de pause qui ont dû demander leur changement, ou incapables de supporter ce système. Pourtant, les capitalistes ont l'intention d'aller plus loin. Le plan Palasthy notamment, prévoit ("en échange" d'une réduction à 6 h par jour) d'étendre les pauses à la plupart des entreprises (4 équipes de 6 h). Il attend de cette heure en moins par jour un nouveau stimulant pour "soulever l'enthousiasme" et ramener le "consensus social", choses qui font cruellement défaut de nos jours, de l'aveu du patronat. C'est tirer sur une vieille ficelle, pareille mesure n'a plus d'attrait pour les ouvriers: une heure pour faire quoi, pour dormir ou se défouler de la tension accrue durant les 6 autres heures ?

LES GROUPES SEMI-AUTONOMES (GSA)

Les patrons les plus éclairés se sont inquiétés des "ratés" de la machine: mécontentement permanent des ouvriers, absentéisme élevé, indiscipline, rebuts à la production...

Les GSA ont été mis en place pour assurer une plus-value plus importante et plus stable. Les nouvelles machines sont conçues, non pour remplacer l'ouvrier, mais pour tirer de lui des richesses encore inexploitées, l'esprit d'initiative, de coopération, la capacité de s'organiser, de prévoir... toutes choses mises de côté ou réprimées par l'organisation et les machines habituelles. Il s'agit d'une intensification qualitative très importante, car tout un champ de facultés mentales est accaparé par la nouvelle organisation des tâches.

La rupture avec le travail monotone, parcellisé, ravive l'énergie des ouvriers et diminue la tension sociale. Les GSA semblent aussi libérer les capitalistes de la contradiction ancienne (mécaniser = plus-value plus élevée par ouvrier, mais aussi moins d'ouvriers). Avec les nouvelles machines (exemple, Volvo), on garde autant d'hommes et on tire plus de chacun. La pratique d'une dizaine d'années montre qu'après un démarrage fulgurant (des usines en faillite sont devenues performantes), au bout de

quelque temps, lorsque le mirage de la nouveauté se dissipe et que le poids de la fatigue nerveuse est perçu, l'énergie diminue, la plus-value tombe, les conflits sociaux recommencent.

QUELQUES CONCLUSIONS

La recherche de la plus-value relative bouleverse entièrement "les procédés techniques et les combinaisons sociales". Gestion, organisation et conditions de travail, machines, technologie et mode de vie sont profondément marqués par cet objectif capitaliste qui préside à leur conception et à leur évolution. L'innovation des GSA, par exemple, doit nécessairement répondre à ce besoin et signifier un accroissement de la plus-value, donc une aggravation de la condition ouvrière.

Ceci rejoint la mise en garde à propos de notre mot d'ordre tactique "Changer la place de l'ouvrier dans la production en améliorant la productivité", dans le "Socialisme en question". On ne peut en tout cas pas reprendre la conception capitaliste de la productivité.

Les revendications du mouvement ouvrier de notre pays ont eu objectivement pour rôle d'aiguillonner le capital dans son bouleversement des "procédés techniques et des combinaisons sociales", elles ne se sont jamais attaquées aux *mécanismes* de l'exploitation. En même temps, dans les usines, la résistance organisée ou non à tous les rouages de ce mécanisme gêne en permanence la réalisation des projets capitalistes et les modifie de fait.

Dans les pays socialistes, le cadre technique (et social en partie) du capitalisme a été reproduit, tandis que la "plus-value" était redistribuée directement et indirectement à la population laborieuse (hausses salariales, avantages sociaux, service public). Le mouvement ouvrier s'est lancé spontanément dans une intensification énorme du travail (le stakhanovisme) pour accroître cette "plus-value" qui lui revenait. La merveilleuse "élasticité des forces humaines" a sans doute atteint son extension maximum en ces années où la "joyeuse ardeur au travail" s'identifiait à l'action révolutionnaire.

On comprend l'échec de cette solution hybride qui laissait en place les rouages de l'exploitation et maintenait les initiatives des masses dans ce cadre.

Luce